

« Laisse là ta conscience, Frère Martin, ce qui importe c'est d'obéir à l'autorité établie ».

Cette recommandation avait été faite à Luther par le légat du pape, et elle parut s'adresser quelques quatre siècles plus tard (juillet 1940) à nous et à tous nos petits camarades à peine sortis de l'École navale. Et comme le légat de notre « Pape¹ » nous avait conduit jusqu'à Dakar, qu'il nous semblait qu'une Marine nationale survivait, et qu'elle paraissait bien vouloir de nous, nos voix intérieures se sont tues : nous avons obéi à l'autorité établie et laissé là notre conscience... au fait jusqu'à quand ?

Henri DARRIEUS :

Elle a commencé à se manifester – sur un mode mineur – quand les États-Unis sont entrés en guerre en décembre 1941. Si la grande puissance, l'amie de toujours, avait choisi son camp, il était pour nous aussi temps de choisir le nôtre, mais ce choix, les drames de novembre 1942 allaient le retarder, le temps d'oublier les combats en Afrique du Nord, l'invasion de la zone libre et de la Tunisie, le sabordage de la Flotte...

En congé d'armistice à Paris et désigné pour l'École Supérieure d'Électricité (Supelec), j'avais pris contact avec un réseau « Marine » qui organisait les départs vers l'Espagne. Il était dirigé par un « missionnaire » envoyé par Alger, le lieutenant de vaisseau Flichy², assisté par Pichot de Champfleury, Durival, Wacrenier... et d'autres.

Je devais partir assez vite, mais à ma grande surprise, on me demanda de rester quelques temps encore à Supelec pour faire à Paris du recrutement auprès de mes camarades eux aussi en congé d'armistice. Il n'y avait qu'à accepter et je remplaçai l'étude des courants alternatifs en variables complexes par de « l'agit-

prop³ ». C'était en réalité le sourire de la fortune, car parmi les recrutés, il y eut un ami de longue date, Jean-René Lannuzel, futur Chef d'état-major de la Marine. Et comme « l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux », j'ai influencé ce jour-là non seulement l'avenir de la Marine, mais aussi le mien.



L'E.V. Henri Darrieus et le L.V. de Joybert, futur chef d'état-major de la Marine en 1942.

Jean QUÉGUINER :

Et la chance me sourit également : Lannuzel avait rencontré Henri Darrieus qui lui proposa tout de go de partir avec lui par l'Espagne. Il me fit part de cette occasion, me présenta à l'équipe Marine qui maîtrisait une filière d'évasion et décida :

- « Tu partiras au prochain départ avec Lannuzel ».

Ce départ était lié à la préparation d'un groupe

déchirure de la bâche, le paysage apparaissait somptueux. Près du chauffeur, un capitaine de police était garant d'un voyage sans histoire. Le camion s'arrêta, après huit heures de route, dans les faubourgs de Barcelone. Merlet et moi-même sommes descendus et avec notre accompagnateur, nous nous sommes cachés derrière un bosquet près de la route. Nous avons attendu une heure puis un taxi arriva, nous prit et nous conduisit au consulat de Grande-Bretagne :

« *Que viva España !* »

Henri DARRIEUS :

Pour nous, arrivés à Dancharinea, le village espagnol de l'autre côté du ruisseau qui s'avéra être la Nivelle, le fil conducteur était bel et bien rompu : que faire ?

Essayer de partir à pied et de prendre le train ? Il était évident que nous ne pourrions pas traverser l'Espagne sans nous faire arrêter par la Guardia Civil ou les carabiniers. La solution raisonnable consistait à se présenter au poste de ces carabiniers où l'on nous conseilla (il était huit heures du matin) d'aller déjeuner et de nous présenter à une heure plus convenable, pas avant dix heures.

Très bon accueil et hébergement plus que correct dans une grange près d'Urdax, dans le foin, infiniment préférable à la paille pour un sommeil réparateur. Le lendemain, trajet en car d'Urdax à Irun, où se place la seule brimade infligée par les Espagnols, soit l'installation des cinq Français « rouges » sur le toit du dit car : nous n'avons jamais autant grelotté.

Arrivés à Irun, un peu inquiets car le parcours semblait nous rapprocher dangereusement de la frontière, nous avons successivement remonté la hiérarchie militaire – capitaine, colonel – pour nous retrouver devant un général, qui parlait parfaitement le français et nous déclara :

- « *Vous me posez un problème : jusqu'ici, je n'ai vu arriver que des Canadiens français ayant soi-disant moins de dix-huit ans ou plus de quarante. Je les envoyais au choix soit à Miranda de Ebro « campo de concentration militar », soit en « balneario », colonie de vacances désaffectée. Je ne peux tout de même pas envoyer des officiers français en camp de*

concentration. Tenez, j'ai une idée. Nous avons sur les bras des aviateurs américains (encore !) que la résistance française vient de nous amener. Je vais vous héberger avec eux et prévenir votre consulat à Madrid.

- *Merci, mon général !* »

Et nous avons passé deux mois – j'ose à peine l'avouer – fort agréables à l'Hotel del Norte à Irun, d'autant plus agréables que le général avait eu la délicatesse de nous confier à la marine espagnole, représentée par le capitaine de frégate Calderon, de la station de Bidassoa, qui nous offrit le pot de bienvenue, nous autorisa à circuler librement en ville, et même à aller passer une journée à San Sebastian. Merci, commandant. « *Arriba España !* »

Le système était bon, car nous fûmes rejoints à l'Hotel del Norte par différents camarades : Azière, Chastellier, de Molliens, Lauru... A San Sebastian, nous avons même trouvé un camarade encore mieux loti : Michel de Vernejoul était installé dans un somptueux hôtel, où la patronne était aux petits soins pour lui... au point que l'on commençait à jaser. Mais « *Dieu possède un doigt et l'immoralité ne saurait échapper à la fatalité* », fatalité que nous souhaitions d'ailleurs vivement et que le consulat français (d'Alger) réussit à négocier pour nous faire embarquer à Gibraltar sur le *Gouverneur Lépine*, ou un autre paquebot de la même classe et arriver enfin à Casablanca au début de mars 1944. Quelques souvenirs :

- Le torpilleur *Basque* nous escortait : qu'est-ce que cette cloche au sommet de son mât ? Chut... cela s'appelle le radar.

- Accueil dans un hangar sur le quai de Casa : distribution par de jolies filles en uniforme d'un sandwich, d'une bière et d'un bisou, discours d'un général « *Honneur à vous, évadés de France, avant-garde de la Résistance* »...

- Sortie par l'autre côté du hangar, encadrés par des tirailleurs sénégalais, baïonnette au canon, embarquement pour le camp de concentration de Mediouna. Mek Toub, on ne pouvait pas échapper au camp !

- Enfin, qui commandait la garde d'honneur à l'arrivée (du bon côté du quai) :

de pilotes alliés tombés en France et que nous devions accompagner.

L'intervention du capitaine de frégate Meyer⁴, envoyé de Vichy, sans doute informé de ces évasions en cours, ne changea en rien à nos décisions. Nous connaissions le thème du discours :

- « *la Marine vous a inscrit à Supelec dans le but, certes, que vous ne perdiez pas votre temps mais aussi pour que vous restiez à sa disposition le moment venu. Les événements vont se précipiter et nous aurons besoin de vous* ».

Propos trop vagues. Beaucoup de camarades avaient déjà pris leur parti, et personne ne changea d'avis : sur la trentaine d'officiers de toutes promotions suivant les cours de Supelec, une douzaine était en instance de départ.

Le mien fut fixé fin octobre, mais Champfleury m'informa, que comme j'étais le dernier inscrit, et comme il devait assurer un départ prioritaire, je prendrais le prochain convoi. Il me sacrifiait avec les arguments suivants :

- « *En attendant votre départ, vous pourriez aller en Bretagne essayer de recruter ou même de mettre sur pied une filière qui nous amènerait des officiers mariniers des spécialités de mécanicien ou de radio que nous réclamons Alger* ».

Je revins donc à Sibiril, et pris quelques contacts. J'avais rêvé ! Aucun ne fonctionna. Mieux je me fis rejeter. Je compris vite qu'insister serait me découvrir et que, seul, j'étais terriblement vulnérable. J'étais parti innocemment sans que l'on m'indique la moindre filière. C'était une œuvre de trop longue haleine et je revins à Paris.

Je retrouvai à la Libération, ardents résistants de toujours, quelques-uns de ceux qui m'avaient rejeté. Ainsi va le monde...

Je compris aussi, comme je l'avais ressenti lors du premier contact avec la Résistance, son côté aléatoire du point de vue efficacité, et son côté risqué. Je ne me sentais pas armé pour jouer le clandestin : j'étais certainement plus à l'aise dans la structure militaire. J'éprouvai d'autant plus d'admiration pour ceux qui, dès cette époque, s'y étaient lancés avec détermination et courage, et quelquefois avec un peu d'inconscience.

A Paris, j'eus ma nouvelle identité et mon billet de chemin de fer pour Quillan dans l'Aude. Je m'appelais désormais Jean Caguinère, un nom qui devait

sentir le Sud-Ouest, voyageur de commerce pour le compte d'un fabricant de chaussures (en bois) de Quillan. La moindre interrogation de contrôle eut été catastrophique.

Henri DARRIEUS :

Le train partit le 10 décembre en début d'après-midi : en route pour Carcassonne et Quillan. Les voyageurs qui prenaient ce même train et ne devaient en principe pas se connaître, se ressemblaient beaucoup : Servent, Sassiât, de Morin, Jacquier, Cassou, Quéguiner et moi-même, un gros relent de la promo 39 !

A Quillan, dans la haute vallée de l'Aude, nous nous installâmes à l'hôtel, mais dès le lendemain matin, les mauvaises nouvelles nous prirent au saut du lit : les deux personnes qui devaient nous rejoindre avec les pilotes américains étaient bien là, mais sans les pilotes, qui avaient été arrêtés aux environs de Montpellier, et il neigeait beaucoup.

Le car, pris à Quillan, nous laissa après trente kilomètres, pour cause de neige, au bord d'une petite route de montagne que nous gravâmes jusqu'à Campaña del Sault, village censé abriter un maquis, notre base de départ. Le groupe se présenta au maire et au chef de maquis, un jeune dénommé Germain, d'aspect ouvert et sympathique. Le maquis était vide : il servait de refuge pour les jeunes menacés du STO en Allemagne.

Nous nous installâmes dans une maison désaffectée, brûlâmes quelques bûches dans la cheminée, prîmes une soupe et passâmes notre première nuit dans la paille, une première nuit en dissidence...

- « *Votre rendez-vous est raté, nous réaffirma Germain. Je vais voir comment vous allez pouvoir continuer. Pour le moment la seule solution est d'attendre ici quelques jours pour y voir plus clair. Le retour à Quillan serait suicidaire : votre passage y a été signalé* ».

Jean QUÉGUINER :

Que faire d'autre sinon accepter ces décisions et s'installer pour vivre quelques jours ? Corvées de bois, dans la montagne pour quelques-uns, ravitaille-

ment et cuisine pour les autres, à tour de rôle. Le ravitaillement ne s'avérait pas si facile : il y avait heureusement des pommes de terre : quant à la viande, il fallut acheter sur place une génisse et « s'en occuper ».



*En 1942, sur la passerelle de son torpilleur, l'E.V.
Quéguiner attend...*

Et qui donc allait s'en occuper ? Devant les tergiversations de tous et l'allure assez suspecte d'un homme qui voulait utiliser sa mitrailleuse, je me décidai : j'avais vu à la campagne tuer bien des bêtes et cela ne m'effrayait pas du tout. Je pris une masse et fut heureux de pouvoir occire ce pauvre animal au premier coup, devant l'admiration de mes camarades ébahis. Je dus aussi arrêter l'excitation de mon mitrailleur qui voulait même après coup faire usage de son arme.

Un paysan du coin fit la découpe : pour le soir et les quelques jours suivants, nous avions notre repas à base de viande, accommodée à toutes les sauces.

L'incertitude sur le départ nous pesait.

- « Je crois avoir une possibilité de vous trouver des guides, nous dit Germain, mais nous ne pouvons plus attendre ici : les patrouilles peuvent maintenant passer d'un moment à l'autre. Nous allons quitter les lieux dès demain et rejoindre une maison forestière que je connais et dans laquelle nous pouvons nous cacher en toute sécurité quelques jours de plus ».

Henri DARRIEUS :

La situation me plaisait de moins en moins : d'abord, j'avais une sainte horreur de la neige qui ne cessait de tomber, et je réalisais que la frontière espagnole à Bourg-Madame était encore à trente kilomètres, à vol d'oiseau, c'est à dire beaucoup plus par la montagne. Ensuite le brave Germain ne m'inspirait pas confiance et je me voyais mal attendre le dégel au maquis de Campaña. Jacquier et Morin étaient de mon avis et nous décidâmes tous les trois de rentrer à Paris et de trouver un autre chemin.

La séparation – amicale et sans aucune gêne – se passa vers minuit et tels de bons fantassins, nous fîmes en huit heures les trente kilomètres qui nous ramenèrent à Fenouillet, terminus du car pour Perpignan.

Nous avions déjà pu vérifier l'adage de l'infanterie : « *De quoi sont les pieds ? Les pieds sont l'objet de soins constants* ».

Retour sans histoire, si ce n'est que Philippe de Morin qui avait « arrosé » à l'Armagnac son café du matin et l'avait un peu renversé, avait droit aux regards horrifiés des passagères du car : « *si jeune et déjà ivre avant neuf heures, vous pensez, ma pauv'dame !* ».

Le train Perpignan-Paris fut sans problème : petite émotion cependant en lisant un journal parisien du matin qui annonçait en gros titre « De jeunes dissidents déportés en Russie soviétique ». Heureusement les facéties de la propagande de l'époque nous laissaient froids et nous reprîmes tout de go nos entrevues avec la filière, qui, bonne mère, nous promit un prochain passage à « basse altitude ».

Pour celui-ci, nous en profitons pour refuser de reprendre des faux papiers plus dangereux qu'utiles, et décidions de garder les vrais qui étaient en règle, décision qui influa sur le déroulement de notre aventure.

Et nous repartîmes tous les trois, plus deux aviateurs, d'abord vers Toulouse où nous commîmes une imprudence, car nous avions oublié que les alentours des gares étaient les lieux rêvés pour les rafles, et nous ne nous en étions pas méfiés. Dans la clandestinité, il ne faut jamais sortir immédiatement des gares, mais passer par le buffet et observer le paysage ! Près

de soixante ans plus tard, j'en ai conservé le réflexe. Toujours est-il que, ce jour là, nous étions coincés par la police allemande, heureusement accompagnée d'un brave gendarme français : nos vrais papiers d'enseignes de vaisseau allaient nous sauver, et cela valait mieux que de nous retrouver à Dachau comme Hélié de Saint Mars et tant d'autres.



Paysage du Pays basque.

Par train, nous ralliâmes Tarbes, Lourdes, Bayonne puis Ustaritz et enfin, à pied, une ferme près de Souraïdè.

De quoi sont les pieds ? Il faut s'en soucier. Heureusement que Jacquier et moi avions la même pointure : une permutation de chaussures permit de rafraîchir les portages comme le conseille le manuel de manœuvre. Et nous repartîmes vers la frontière.

En arrivant à Ainhoa, notre guide nous dit de l'attendre et... disparut. Au bout d'une heure, la méfiance s'installa et nous repartîmes seuls à travers le mont Ereby, modeste sommet de 583 mètres : pas de neige mais une lande parsemée d'épineux dans la nuit noire, et ce n'est qu'au lever du jour que nous retrouvions une petite route, un ruisseau... la frontière, « *España por favor* ».

Je ne saurai jamais si nous avons eu raison ou tort de finir la traversée sans guides...

Jean QUÉGUINER :

Revenons à notre maison forestière, où, après deux jours, nous avons enfin vu arriver nos guides : mine patibulaire, et sacs de montagne bourrés de montres ; plus des contrebandiers que des guides, qui nous montraient fièrement leur parabellum. Cela ne nous surprit que moyennement : n'avions-nous pas nos 7.65 pour le cas où... mais nous n'osions penser à un passage de force, ni même à nous servir d'une arme.

Ainsi nous partîmes dans la neige, Servent, Cassou, Sassiât et moi, plus les deux organisateurs de l'évasion manquée des pilotes.

Nous marchâmes toute la nuit, toute la journée suivante. Il neigeait depuis trois ou quatre jours, et sur cette neige fraîche, la marche était difficile : on s'y enfonçait de tout son poids, que ne supportait pas toujours la couche glacée de surface. C'était mon cas, et je regardais avec envie Sassiât glisser sur le tapis tout blanc sans y laisser de traces, pendant que je peinais si dur.

Au cours du franchissement d'un ruisseau gelé, je suivais la colonne lorsque la glace craqua sous mes pas et je mouillai chaussures et pieds. Je ne prêtai aucune attention à cet accident banal, n'en ressentant aucun effet. J'étais en pleine forme, je continuais à marcher sans aucun souci, quand vers 16 heures, les guides nous proposèrent une halte dans une maison isolée au milieu d'un vaste champ de neige. Halte inattendue... nos guides n'étaient pas bavards. Cependant assez heureux de nous arrêter, nous entrâmes dans cette maison apparemment inhabitée, sommairement meublée, qui devait servir régulièrement de relais à nos contrebandiers. Au loin, nous devinions le village de Formiguière, plus loin encore les lumières de Mont-Louis et de Font-Romeu.

- « *Nous allons passer la nuit ici et vous conseillons d'enlever vos chaussures et de vous regrouper près du feu en attendant que la maison se réchauffe* ».

Ils allumèrent un bon feu de cheminée autour duquel nous étions ravis de nous retrouver, apparemment isolés et loin de toute rencontre suspecte. Je tentai d'enlever mes chaussures : elles étaient gelées

et dures comme du bois, collées à mes pieds. J'attendis donc un moment mais rien ne changea. Pour les libérer, il fallut découper le cuir. Mes pieds étaient également durs comme du cailloux : il était, paraît-il, conseillé dans ces cas de les frictionner à la neige. C'est ce que je fis, et avant de m'allonger, je les entourai de trois paires de chaussettes, persuadé que la nuit arrangerait bien les choses. Nous n'avions pas la véritable notion de ce qui nous arrivait. Les conseils demandés à nos guides montagnards restaient sans réponse. Tout confiant cependant, je m'endormis du sommeil du juste. La nuit n'arrangea rien : au réveil, mes pieds étaient gonflés, violacés : une sale allure et qui plus est, le moindre choc était douloureux et à la limite insupportable. Comment continuer dans ces conditions ? Aller tout de suite à l'hôpital ? Mais nous étions en zone interdite et notre présence y était suspecte. Rester là attendant des secours hypothétiques et finir certainement en prison ou en camp ? Une seule solution, continuer.

Je n'étais pas le seul dans ce cas. Merlet⁵ avait le même problème.

Sassiat, dont une mère attentionnée avait préparé le trousseau, se trouvait avec une paire de chaussures de rechange et il chaussait du 43. Pour mon 39, c'était parfait. Merlet qui n'avait pas la même chance dut ouvrir ses chaussures sur l'arrière et les arrimer comme il le put. Pendant ces essais de chaussures, au grand matin, sur ce grand champ de neige si lumineux sous les premières lueurs du jour, vierge de toutes traces car il avait encore neigé pendant la nuit, magnifique et pacifique panorama, nous aperçûmes venant vers nous deux skieurs en uniforme.

Le branle-bas de combat fut vite donné et nos guides dégainèrent leurs colts :

- « Il n'y a pas d'autres solutions si vous voulez-vous en sortir ».

Inutile de décrire nos sentiments. Jusqu'ici, nous avions trouvé l'aventure assez pittoresque, à peine piquante, et voilà qu'elle pouvait devenir drame. Les uniformes se rapprochèrent. Ils étaient français : ouf !

- « Non, ce n'est pas réglé du tout : gendarmes français ou allemands, ils font le même métier et la solution est la même si vous voulez continuer ».

Nos guides paraissaient bien déterminés. Nous n'étions pas de cet avis et ne voulions à aucun prix

tirer sur ces deux jeunes gendarmes. Nous le fîmes savoir de manière nette et je fis, avec l'accord des camarades, la proposition suivante :

- « Cassou et moi, nous restons là au coin du feu continuant à préparer nos chaussures pendant que le groupe se cachera dans les autres pièces et n'interviendra qu'en cas de nécessité ». Devant notre détermination et ce plan logique, les guides se rangèrent à nos arguments.

Les deux gendarmes se présentèrent à la porte :

- « Bonjour messieurs, nous avons vu une fumée, et nous nous sommes dits que le casse-croûte serait plus agréable au coin du feu.

- Mais que faites-vous donc ?

- Nous patrouillons...

- Vous patrouillez ? Pour quel contrôle ? Sous quelle autorité ?

- Vous savez, nous sommes en zone interdite et on ne peut y circuler qu'avec un permis spécial. Cette zone interdite court tout au long de la frontière et n'est accessible qu'avec une autorisation distribuée par les autorités allemandes.

- Mais ce ne sont pas les Allemands qui font ces patrouilles.

- Ils en font aussi, mais chacun pour soi. De temps en temps nous rencontrons des gens perdus dans la neige ou aussi d'autres qui cherchent à passer en Espagne, souvent les deux. Les gendarmes doivent savoir ce qui se passe sur leur territoire, n'est-ce pas ? Pour le reste...

- Et vous, jeunes comme vous êtes, vous ne pensez pas quelquefois passer de l'autre côté ?

- Non, ce n'est pas dans nos idées et puis, on ne traque personne en réalité. Et vous qu'est ce que vous faites ici à l'époque de Noël ?

- Si on vous disait que nous attendons l'autobus, qu'est-ce que vous diriez ? ... (silence lourd...)

- Chacun fait son choix, n'est-ce pas ?

- Alors qu'allez vous faire ?

- Mais rien ».

Tous nos compagnons sortirent alors de leur cachette, et la conversation continua, badine jusqu'au départ des uns et des autres.

- « Dites, nous avons eu de la chance de vous

trouver, et même de pouvoir discuter.

- *Oui, nous aussi.*

- *Bonne chance ».*

Avions nous été imprudents ? Oui, sans doute. Rien n'empêchait ces gendarmes, consciencieux comme tous les gendarmes, de faire leur rapport, et entre les mains de qui pouvait-il tomber ? Fallait-il alors les tuer ? Mais leur disparition eut déclenché l'alerte. Une conséquence de cette rencontre était qu'il fallait désormais partir au plus vite.

ne pas éveiller sans doute la curiosité des voisins. Nous restâmes toute une journée et une nuit dans notre grenier à paille.

Les nouveaux guides furent à l'heure : deux Espagnols, bien bâtis, et de surcroît ouverts et sympathiques. Nous avons apprécié le changement d'ambiance. Le départ fut fixé la nuit de Noël, en espérant un relâchement des patrouilles. Au « Minuit Chrétiens », nous traversions tout de go Bourg-Madame pour nous replonger dans la forêt et dans la montagne.



Environs de Font-Romeu.

La marche reprit donc, très pénible, surtout la terre ferme ou la neige un peu durcie. Chaque contact lançait dans les pieds des douleurs à peine supportables. La neige fraîche devenait une bénédiction. La route choisie nous fit monter à quelque 2.700 mètres, et si les gendarmes avaient donné l'alerte, ce trajet difficile restait une sécurité. Nous marchâmes encore toute la nuit dans un décor toujours féerique, avec cette lune qui nous éclairait fort heureusement, car nous longions crevasses et précipices.

Après cette deuxième nuit de marche, nous descendîmes à l'aube sur Bourg-Madame : dans un hameau voisin, une ferme servait d'étape. Notre cachette ? Un tas de foin, au-dessus de l'étable. Pour moi, cette halte était nécessaire : j'étais arrivé à la limite de mes possibilités. J'espérais encore qu'en une nuit de repos, mes pieds reviendraient à leur état initial. Je ne connaissais pas la montagne...

Nos guides nous quittèrent sans crier gare. Le fermier était maintenant notre seul lien avec « l'organisation ». Il fit ce qui était en son pouvoir pour nous être agréable, mais très discrètement, pour

Luis, l'un des guides, s'aperçut vite de mes difficultés. Il resta à mes côtés et m'encouragea constamment de la voix en trichant sur le temps nécessaire pour atteindre le prochain relais, une ferme espagnole qu'il me décrivait comme un Eden des temps modernes. En franchissant un maigre ru, il nous dit :

- *« Nous sommes en Espagne, vous ne risquez plus rien »*

Il fallut encore marcher de longues heures et ce n'est que le soir que nous arrivâmes dans cette ferme où nous attendaient un grand feu, un poron de vin rouge, et de la paille pour la nuit.

- *« Il n'y a rien à faire pour tes pieds. On verra à Barcelone ».*

Le camion devant nous y mener se présenta dans la cour de ferme la matinée du deuxième jour, camion avec plateau, sur lequel une bâche était négligemment jetée. C'est sous cette bâche qu'il fallait se cacher. J'ai rarement eu si froid, mais par une

Sassiat. Ce qui prouvait que les petits camarades étaient bien arrivés... et avant nous.

Jean QUÉGUINER :

Mais pas tous, car après quelques heures d'attente au consulat de Grande-Bretagne à Barcelone, j'entrai par la petite porte à l'hôpital de la faculté de médecine, salle de chirurgie où je devins « el très », c'est à dire le lit numéro 3, d'une salle de trente lits, tout étonné d'avoir comme voisins deux jeunes lieutenants de l'armée de l'air : Cardot et Lamour⁶. Nous étions donc quatre Français à avoir les pieds gelés et à être ainsi soignés.

Les professeurs et docteurs qui s'occupaient de nous (le Dr Piulachs, chirurgien, et le Dr Sabatero, médecin) nous ont soignés avec beaucoup d'attention, bien que leur attachement politique ne fit aucun doute. Le Dr Sabatero avait pour nous l'avantage d'avoir épousé une Française : il nous servit d'interprète dévoué dans tous les cas difficiles.

Les soins étaient le fait d'infirmières, comme partout, mais la direction générale de l'hôpital et le service dans les salles appartenaient aux bonnes sœurs omniprésentes et omnipotentes. Aussitôt un malentendu s'éleva, qui ne fut jamais dissipé. Pour elles, la guerre civile n'était pas tellement éloignée et qui disait français, disait communiste, rouge, « rojo » : l'ennemi. Le 1^{er} janvier, un visiteur nous avait amené du gui et pour l'attacher autour de la potence du lit, je n'avais rien trouvé de mieux que de le faire avec le ruban rouge qui entourait une boîte de chocolat. Innocent, n'est-ce pas ? Ce ruban rouge faisait le même effet sur nos sœurs que la cape sur les taureaux dans les arènes. J'eus beau leur réciter les Pater et Ave pour montrer que nous étions de bons chrétiens et même chanter le Credo, rien n'y fit.

- « Ils savent même les prières, ces diables rouges ! »

Nos pieds faisaient l'objet de soins constants et les piqûres d'alcétylcoline commençaient à faire leur effet : ils se décomposaient en parties gangrénées, mortes, et en parties saines. Le Dr Piulachs décida un jour de l'intervention, qui se fit, semble-t-il, dans les meilleures conditions. Je sortis de la salle d'opération avec un pied amputé de ses doigts, beaucoup plus chanceux que mes trois compagnons qui avaient dû subir tous les trois une amputation de leurs deux pieds.

Les piqûres étaient l'apanage de Maria, l'infirmière responsable, qui, régulièrement à 19 heures avant le dîner, arrivait avec sa seringue, et tout se passait pour le mieux. Un soir, pas de Maria à l'heure dite, et je la vois se pointer vers 21 heures, affairée.

J'apprenais l'espagnol, et mes progrès étaient spectaculaires, du moins le croyais-je, mélangeant beaucoup de latin (6 années d'apprentissage au collège) au castillan. Maria s'approcha et voulant être aimable, je lui lançai :

- « *Pourquoi travailler (trabajar) si tard ? Il serait si bon d'être couché (duormir) !* »

Je vis Maria devenir toute rouge et s'en aller avec sa seringue. Je ne comprenais pas ce qui se passait, d'autant plus que le lendemain je n'eus pas le droit à mon petit déjeuner et mes réclamations restaient sans réponse. Vers 10 heures, je vis venir vers moi l'infirmière de la mission française, qui me dit :

- « *Nous ne pouvons vous garder davantage ici. Les bonnes sœurs ont demandé votre renvoi, car votre attitude hier soir avec Maria a été inconvenante* ». Elle commença à me faire la morale.

- « *Oh stop ! Expliquez-moi, car voici exactement ma conversation avec Maria !* »

Elle ne comprenait pas, mais après discussion avec mon voisin espagnol, je m'aperçus que j'avais trébuché maladroitement, entremêlant les mots « trabajar » et « duormir » : il éclata d'un grand rire, moi aussi, et l'infirmière ne savait pas par quel bout le prendre.

Arriva le docteur Sabatero :

- « *Docteur, cette histoire est grotesque !* »

- *Grotesque ou pas, vous avez affaire aux bonnes sœurs. Je vais voir comment vous pouvez vous en tirer.* »

A l'heure de midi, je ne voyais toujours pas mon assiette alors que tous les lits étaient servis. Inquiet, je pensais que pour une histoire sans fondement, mes soins pouvaient être interrompus. Après la distribution du repas, je devinai quelques mouvements insolites dans un local à l'autre bout de la salle ; en sortit et vint vers moi, traversant donc toute l'allée centrale, un cortège formé d'une bonne sœur, de Maria et de l'infirmière française, tenant une bougie allumée.

- « *Pour rester ici, les sœurs exigent que vous*

juriez sur les Saintes Évangiles de ne plus recommencer ! »

Je jurai je ne sais quoi, tout le monde était satisfait ; j'eus droit à mon repas et à ma piqûre.

Lors du départ de l'hôpital, plus tard, j'eus droit au regard attendri de Maria, qui me dit qu'elle me reverrait avec joie :

- « *On pourrait aller au cinéma ensemble. Vous verriez comment je suis installée.*

- *Ah non, Maria ! Vous savez que j'ai juré sur l'Évangile de ne plus sortir avec les filles ! »*

Allez comprendre l'espagnol et les Espagnoles !

Nos soins furent écourtés, à notre grande satisfaction, et je fus dirigé sur une pension de famille à Buenanova, dans les faubourgs, avec la mention « *casi curado* », et obtins une carte de « *refugiado* » canadien.

Comme je ne voulais pas rester inactif malgré les difficultés de déplacement, j'allai calle Muntaner, siège de la Croix-Rouge, avec un rendez-vous pour M. Forest, le directeur. Je voulais lui offrir mes services et lui demander de me trouver dans la mission française⁷, une occupation quelconque : que diable, je savais lire, écrire et compter même en espagnol. Je pouvais m'y rendre utile et ainsi tuer ces journées d'attente. Dans le grand hall d'entrée, le hasard me fit rencontrer un Français d'une trentaine d'années qui m'avait apporté quelques cadeaux à l'hôpital.

- « *Que faites-vous là ?* » Je lui raconte mon histoire.

- « *Parlez-vous espagnol ?*

- *Je ne savais pas un mot en arrivant, mais à l'hôpital, j'ai appris et me débrouille correctement, je crois (?)* ». Je passai dans un bureau voisin et subis le test d'espagnol.

- « *Vous avez l'accent de la Galice, de Gijón⁸. Mais ce n'est pas si mal* ». Je montai alors sous les combles, et entrai dans un local ressemblant à un grand secrétariat, mais avec des appareils radios dans les placards.

- « *Vous êtes officier de marine : je dirige ici le bureau de renseignement en liaison avec le 2^{ème} bureau de Marine Alger, le commandant Trautmann. Nous travaillons à trois : je suis Don Vicente, voici*

Duran et Antonio. Nous avons besoin d'un aide qui puisse contrôler le courrier qui transite par nous et d'un bon chiffreur. Nous travaillons dans la plus grande clandestinité. On vous prend ».

Ainsi dit, ainsi fait.

Je vivais donc maintenant dans ce groupe de clandestins, dans une ambiance détendue bien agréable. Elle me permettait en outre des contacts avec toute une catégorie de personnages aussi divers que Pepito, qui arrangeait nos rendez-vous avec les sous-marins, le vrai pêcheur « breton », avec un indicateur intéressé par l'argent et qui nous vendrait quelques semaines plus tard, avec l'agent socialiste qui ne supportait pas la victoire de Franco, avec le nationaliste catalan, avec notre correspondant au consulat américain, dont je dus me méfier le jour où je m'aperçus qu'il en était, oui, il en était...

Tout allait bien : ma blessure cicatrisait. Je lâchai mes béquilles et commençai à réfléchir à la suite. Mes relations avec l'équipe restaient très amicales et confiantes. Don Vicente me dit un jour :

- « *Vous savez, ici, on vous aime bien et vous nous rendez des services pour lesquels Duran et Antonio ne sont pas faits. Je vais demander votre affectation officielle, qu'en pensez-vous ?*

- *Non, ne le faites pas : je veux rejoindre l'Afrique du Nord et embarquer.*

- *Avec votre pied, vous attendriez ici la guérison complète. Ce ne serait pas si mal.*

- *Non, je veux embarquer et finir la guerre sur un bateau* ».

Il y avait aussi un autre sentiment : celui d'avoir entamé un long voyage pour m'arrêter à quelque cent kilomètres de la frontière, pour une activité non guerrière, sentiment parfaitement irraisonné, qui faisait dire à Don Vicente, que l'on n'avait pas le choix de son champ de bataille et qu'ils étaient tous valables.

- « *J'ai pourtant parlé de Quinquin (mon appellation « contrôlée ») au commandant Trautmann : il est d'accord* ».

Je n'eus pas longtemps à résister, car notre activité fut éventée quelques jours plus tard par les services espagnols, et il nous fallut partir. Ma position de réfugié canadien simplifiait les choses, et la Croix-Rouge me reprit avec ce titre pour me diriger sur Madrid.

J'y rejoignis un autre groupe de réfugiés français, et je repris alors ma nationalité (!). Nous fûmes dirigés sur Algesiras, ou plutôt La Linea, via Madrid.

Henri DARRIEUS :

Nous avons été parfaitement accueillis dans la marine retrouvée, les seules réticences venant de « nobles vieillards » et parfois de camarades, qui n'avaient aucune idée de ce qu'était devenue la France entièrement occupée et se raccrochaient au souvenir du fameux serment qui pour nous n'avait plus lieu d'être, les armées françaises ayant toutes été dissoutes par le Maréchal en 1942.

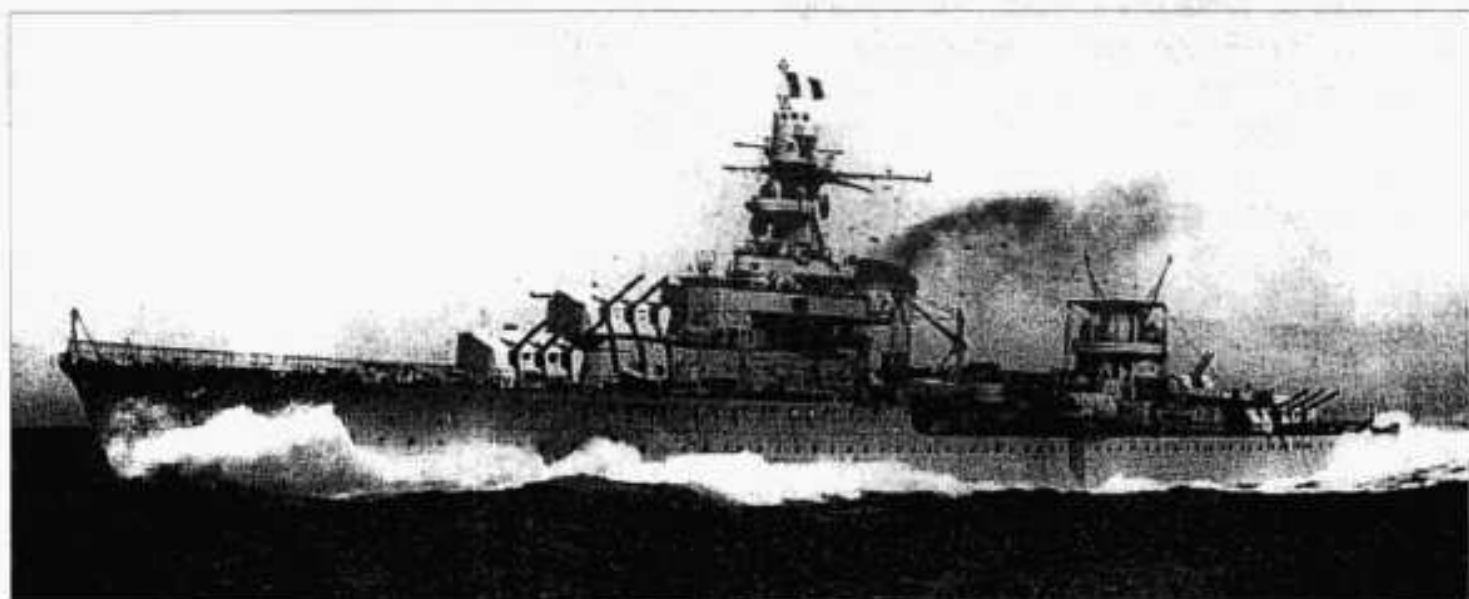
L'entente a été immédiate avec nos « frères séparés », les Français libres qui avaient écouté leur conscience plus tôt que nous. En prime, nous avons tous eu des embarquements intéressants : de Morin tira le gros lot avec *le Malin*, de Vernejoul, Cassou, Chastellier et moi-même rejoignîmes *l'Émile Bertin* arrivant des

nous ne pouvons clore ce récit sans penser à Boudry, mort dans la neige au cours d'un passage qui se situait aux mêmes dates que le nôtre, à Sassiât qui allait être torpillé le 9 janvier 1945 sur *l'Enjoué*.

Pour tous les évadés, de France, d'Allemagne, d'Alsace et de Lorraine, la République allait rétablir la « médaille des Évadés » : 150 environ ont été décernées à des officiers de Marine pour récompenser la principale des vertus : « l'enthousiasme ».

En contrepoint de la recommandation faite à frère Martin Luther, concluons par une citation de la « Princesse Lointaine » : « *l'inertie est un vice, cher Erasme, et la seule vertu c'est l'enthousiasme* ».

Henri Darrieus



Le croiseur Emile Bertin. (photo S.H.M.)

États-Unis. Sassiât embarqua à Casa sur un des PC⁹ américains qui devaient être transférés à la marine française ; Quéguiner le rejoignit dans les « Patrouilles de l'Océan ».

Et si le style de ces souvenirs peut paraître un peu léger, songez que nous avons vingt-trois ans et qu'à cet âge, « l'aventure » a toujours un côté fascinant : les risques courus étaient pourtant là. Nous avons eu de la chance, mais

¹ Dans le langage de l'École navale, le commandant s'appelle le « Pape ».

² Qui se fera prendre par les carabiniers à son retour, et sera accompagné en prison sous les yeux de Jean Quéguiner.

³ Agitations-propagande.

⁴ Futur libérateur de Rochefort et maire de Royan. Sur le *Jean de Vienn*e, comme commandant adjoint, il laissait le souvenir d'un officier hors pair.

⁵ Officier de la marine marchande, permanent du réseau.

⁶ Cardot finira à 5 étoiles dans l'armée de l'Air ; Lamour sera tué en combat aérien en 1945.

⁷ Sous couvert de l'Ambassade américaine et dépendant d'Alger.

⁸ Normal pour un Breton.

⁹ Patrol Craft : petits patrouilleurs de 300 tonnes.